

CHAPITRE 1

Il était trois heures du matin. Paris dormait. La nuit du 18 mars était fraîche. Les troupes de Vinoy, tirées des casernes en pleine nuit, s'éparpillèrent dans Paris. Le martèlement de leurs godillots résonnait sur le pavé humide. Colonne après colonne, telle une lave, ils se répandirent à Belleville, gravirent les pentes des Buttes-Chaumont et de Montmartre, investirent la Bastille, le Faubourg-du-Temple, le Luxembourg.

Le peuple de Paris, engourdi de sommeil, se réveilla au cliquetis des armes, au claquement des sabots des chevaux. Certains ouvrirent leurs fenêtres, incrédules, devant la coulée garance, l'éclair dansant des baïonnettes. Serait-ce un cauchemar éveillé ? Qui étaient ces hommes ? Que faisait la garde nationale ?

Les premiers éveillés alertèrent les autres. Aglaé Chatelier, tôt sortie de la maison pour aller tirer de l'eau, posa ses seaux et rejoignit le groupe de femmes qui s'attroupaient sous la voûte ouvrant la cour sur la rue. Les bataillons défilaient, devant les ménagères, les laitières, les lavandières, les ouvriers et artisans du quartier qui étaient sortis dans la rue et se consultaient.

— D'où sortent-ils, ces rouleurs ? lança Caroline Viaud, la voisine d'Aglaé.

— C'est des lignards, commandés par des judas, constata Aglaé, les mains sur les hanches.

— Des jean-fesse, invectiva Breuil, le cabaretier de la rue. Ils viennent en pleine nuit, comme des voleurs !

— Paraît qu'ils ont déjà envahi Belleville et Montmartre, révéla Marinette, la laitière, qui, à sept heures avait déjà commencé sa tournée et répandu la rumeur d'une rue à l'autre.

— Regardez, ils ont placardé une affiche, signala Chatelier, le mari d'Aglaé.

— Lis donc, demanda Bonin, un long garçon dégingandé au visage fin et pâle, aux grands yeux vifs, qui vivait seul dans une chambre du dernier étage de l'immeuble des Chatelier.

Léon, peu habitué à déclamer en public, s'éclaircit la voix : « Habitants de Paris... que les bons citoyens se séparent des mauvais. Qu'ils aident la force publique... les coupables seront livrés à la justice... »

— Le sang va couler, s'exaspéra Antoine Morel qui venait juste de rejoindre le groupe. Qui sont les bons et qui sont les mauvais pour ces mannequins ?

— Les mauvais, c'est nous, explicita Chatelier. Nous, les ventres creux, les traîne- misère et tous ceux qui crient avec nous contre l'injustice et la lâcheté.

— Les bons, continua Antoine, ce sont les vendus qui protègent leur cagnotte.

Partout, dans les cours d'immeubles, les rues, devant les cafés, on se rassemblait et la révolte grondait.

— Aux armes, criait Gabriel Plagne, un cordonnier, qui venait d'arriver, les cheveux en bataille, l'œil brillant de colère. C'est un coup à Thiers et à d'Aurelles de Paladine. Les traîtres ! Ils veulent désarmer le peuple de force.

— On n'les laissera pas faire, appuya Aglaé. On a ôté

le pain de la bouche de nos enfants pour les fondre, nos canons. On n'va pas les leur laisser prendre.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec tes petits bras contre la troupe ? s'exclama Breuil, le cabaretier. Tu récolteras que de la mitraille.

— Je récolterai la mitraille et toi la honte d'être un couard ! rétorqua-t-elle.

— Elle a raison, l'appuya Clarisse, l'institutrice du quartier. Il faudra qu'ils nous passent dessus et nous trouent la poitrine s'ils veulent emporter les canons.

— Rassemblons nos bataillons, lança Bonin. Les gardes nationaux vont leur montrer qu'ils ne sont pas prêts à se laisser faire.

— Pas d'armes, dit Clarisse. Affichons notre bon droit, notre calme, notre détermination et les soldats se rallieront à nous.

Tandis que les membres de la garde nationale portaient au poste du 11^e où Brunel commençait à rassembler les bataillons, les autres, femmes, hommes trop vieux ou trop jeunes, se répandirent place de la Bastille où la division Maudhuy prenait position afin de garantir le passage des canons qui descendraient des Buttes.

Sur la butte Montmartre, la brigade Paturel prit le Moulin de la Galette sans tirer un coup de feu. La brigade Lecomte monta à l'assaut de la tour Solférino. Le garde Turpin y était en faction.

Dans le petit jour, il vit se profiler les silhouettes des policiers qui précédaient la brigade et qui montaient à l'assaut en courant. Il s'avança et fit les sommations

d'usage. Des coups de feu lui répondirent. Il s'effondra, blessé mortellement.

Les détonations alertèrent les gardes nationaux qui accoururent. Un feu roulant les força à se replier. Certains furent capturés. D'autres fuirent et donnèrent l'alerte.

Louise Michel arriva rapidement, suivie de Clémenceau, écharpe tricolore en sautoir. Ce dernier, qui était médecin, donna les premiers soins à Turpin et pria le général Lecomte de le faire porter à l'hôpital. Mais Lecomte refusa et laissa agoniser le blessé tandis que Louise dévalait les pentes en criant « Trahison ! On tire sur le peuple ! ».

À six heures, d'Aurelles de Paladine triomphait : le poste central de la rue des Rosiers, la mairie de Belleville, la Bastille et la Cité étaient aux mains des divisions. Les canons étaient pris.

Mais le triomphe fut de courte durée : tandis qu'on attendait des chevaux et des attelages pour emporter le butin, les troupes stationnaient et la nervosité montait. Le tocsin, les tambours et les cris d'alarme battaient le rappel : était-ce un coup d'état monarchiste ou bonapartiste comme en 1851? La foule inquiète grandissait et s'agglutinait autour des jeunes lignards qui trépignaient dans la fraîcheur de l'aube, face aux parisiens venus protéger leurs canons.

Il y avait là des femmes, venues les premières, qui s'approchaient d'eux sans vergogne. Elles avaient lourdement payé le prix de la misère pendant le siège.

Elles avaient enduré la faim, le froid, lutté au jour le jour pour nourrir leur marmaille. Elles avaient porté aux remparts les rations à leurs hommes, parfois soigné les blessés. C'était l'armée des mères-courage qui se levaient et plantaient leurs yeux dans ceux des jeunes soldats indécis. Elles n'avaient pour arme que leurs bras usés par les lessives, leurs seins alourdis par les grossesses. Elles allaient au-devant des hommes en armes, écartaient les baïonnettes, raillaient ces gars en uniforme dont la plupart auraient pu être leur enfant.

— Qu'est-ce que tu fais là, fiston ? Qu'est-ce que c'est que ça, de venir de nuit, par traîtrise !

Les soldats se taisaient, baissaient la tête. Ils n'avaient pas dormi, ni mangé. Ils avaient marché une partie de la nuit. On les avait tirés des casernes, à peine arrivés de province, après des jours de train, de marche, de bivouacs dans la neige et le froid. On les avait jetés sur le pavé sans sac, sans vivres, pour aller plus vite et créer la surprise. Ils avaient faim, soif, sommeil et lorsque les femmes leur offraient pain et vin, ils faiblissaient.

Les mêmes cris, les mêmes roulements de tambour avaient lancé l'alerte dans tout Paris. À la Butte-aux-Cailles, Léontine était avec les siens dans la rue. Martin avait enfilé son uniforme de la garde nationale. Son ami Simon était venu le chercher dès qu'il avait entendu le tocsin. « On forme les bataillons, le pressa-t-il. Emile Duval est déjà au poste. On va les prendre à revers, ces mannequins ».

Anicet voulut les suivre. Léontine hésita à le laisser

partir.

— Allez, Léontine, plaïda son frère. Il a bientôt 14 ans. C'est un homme et il m'a assisté au canon pendant le siège, comme un vrai soldat.

Anicet, d'un bond, avait déjà rejoint son oncle et le grand-père grogna :

— Regardez- le. Il n'attend même pas l'autorisation de sa mère. C'est bien une tête brûlée, comme toi.

— C'est les têtes brûlées qui gagnent les batailles, fit Martin, narquois.

Fier d'être de l'aventure, Anicet mit ses pas dans ceux de Martin et de Simon. Au poste de la place d'Italie, il retrouva Marius et Eugène, un orphelin qui vivait au jour le jour à l'ombre des biffins du quartier. Aucun homme ne vit à redire à la présence de ces trois gamins dégourdis et toujours prêts à rendre service. Ils trouvèrent leur place, faisant les hommes, heureux d'appartenir au bataillon.

Bientôt, les gardes nationaux s'ébranlèrent en direction des Invalides où étaient regroupées les troupes versaillaises. À mesure qu'on avançait, de nouveaux gardes se joignaient au bataillon. Duval ordonna des barricades pour garantir le repli et sécuriser le quartier. Des Gobelins au Panthéon, il ne rencontra pas de troupes et s'empara sans coup férir de la poudrière. Avant de contourner le jardin du Luxembourg où stationnait le 69^e de ligne, il fallut sécuriser le Jardin des Plantes, la gare d'Orléans. Anicet, Marius et Eugène couraient d'un endroit à l'autre pour passer les

messages, faire les courses.

À midi, Duval fit jonction avec Billioray et Charlemont qui avaient, eux aussi, spontanément organisé la riposte. Ils avaient levé les bataillons des 5^e, 6^e et 14^e et investi le Quartier latin. Prudent, Duval décida de ne pas s'aventurer vers les Invalides et le Champ-de-Mars. Tandis que Charlemont et Billioray assuraient ses arrières, il poursuivit son avancée vers L'Hôtel De Ville.

Lorsqu'Étienne se réveilla ce matin-là, le jour se levait, glacial, sur un soleil de braise. Au loin, il entendit le tocsin. Armande dormait paisiblement à ses côtés. Il l'effleura de tendres baisers et murmura :

— Dors, mon ange. Je sors.

Avec un gémissement de plaisir, elle se lova dans la chaleur de sa place en répondant d'une voix ensommeillée :

— Où te retrouverai-je ?

— Je ne sais pas.

Un café et une tranche de pain plus tard, Étienne sortit dans une rue Saint-Antoine qui fourmillait d'agitation. Rumeurs, cris d'alarme, groupes pressés, tout signalait un événement inquiétant. La librairie était éclairée et il y trouva Adrien qu'il interrogea.

— Les troupes ont envahi la ville. Ils sont sur les Buttes pour prendre les canons. Ils occupent L'Île de La Cité et la Bastille. J'y vais de ce pas.

— Moi, aussi, décida Étienne.

Ils trouvèrent les lignards cernés par une foule animée. Les femmes les haranguaient, se faisant tout à

tour frondeuses ou cajoleuses. Elles en appelaient à la solidarité des petits contre les oppresseurs, offraient à boire et à manger aux jeunes soldats. Gabrielle tournait autour d'eux, sa gorge fraîche tendue sous un corsage à peine voilée d'un châle de laine.

— D'où viens-tu, mon gars ? lançait-elle.

— Du Havre.

— Tu vas bien nous rejoindre au lieu d'écouter ces galonnés qui ont perdu la guerre et qui te disent maintenant d'attaquer les pantruchois ?

Un drapeau rouge flottait au vent, effleurant les képis, et la gouaille frondeuses des femmes désarmait mieux la troupe que ne l'auraient fait cent fusils. Pourtant, sous la familiarité rieuse, sous les airs délurés ou bon enfant, couvait la révolte immémoriale des opprimés et elle réveillait les mêmes rancœurs chez les jeunes soldats contre leurs officiers qui les brimaient souvent.

Bientôt, la foule s'échauffa, entonna des chants révolutionnaires, ponctués d'invectives contre « ce nabot de Thiers avec son museau de fouine, ce traître de Fabre, cet impuissant d'Aurelles de Paladine. »

Vareuses, épauettes, képis, sabres et baïonnettes sombraient dans le flot des coiffes, des camisoles aux couleurs insolentes, des jupons crottés. Étienne aperçut les Morel, les Chatelier, Caroline Viaud et Clarisse.

— Antoine n'est pas là ? s'étonna-t-il en les rejoignant avec Adrien.

— Il est parti avec d'autres suivre Brunel, expliqua Auguste Morel. Ils sont allés place du Château d'Eau.

— Le carrefour stratégique entre les deux Buttes, supposa Étienne.

— Oui, c'est aussi là qu'il y a la caserne du Prince Eugène.

Le général Le Flô était en train de rassembler ses troupes et de faire resserrer les rangs sous les huées de la foule. Il fit mettre genou à terre à un premier rang de peloton.

— Il n'osera pas, murmura Clarisse.

— Lui si, affirma Adrien, mais les soldats non.

La foule exaltée ne reculait pas et continuait d'interpeller la troupe.

— Crosse en l'air, les grivetons !

— Vous n'allez pas tirer sur le peuple !

— Nous les avons payés ces canons, de notre pain.

— Rejoignez-nous. Vous êtes des nôtres. Ne servez pas les bourgeois qui ont vendu la France aux Alboches !

L'officier se raidit. « Apprêtez, armes ! », lança-t-il. « Mort aux traîtres », répondit la foule. Lisette se détacha de la masse et présenta sa poitrine aux fusils.

— Tirez ! Tirez sur les femmes ! Tirez sur les enfants ! Tirez sur le peuple !

Un gamin, encouragé, vint danser devant les chaussettes. D'autres femmes s'avançaient, pleines de résolution, repoussaient de la main les baïonnettes pointées, offrant leur ventre aux fusils. Les hommes insultaient le général. Les enfants le provoquaient.

Le regard du lieutenant chavira : ses certitudes étaient englouties par cette solidarité rageuse. Il ne donna pas l'ordre de faire feu.

Le général, pâle, pétrifié, tenta par deux fois de lui en intimer l'ordre. Les soldats, immobiles, baissaient les yeux. Quand il lança « Feu ! », ils lâchèrent la culasse et beaucoup mirent la crosse en l'air. Il répéta son ordre, livide, et ceux qui ne l'avaient pas encore fait jetèrent leurs fusils, et lancèrent en l'air leur képi en criant avec la foule « Vive la république ».

On leur donna l'accolade et mille gorges entonnèrent la « Marseillaise ». Le chant monta, comme une irrésistible marée, celle du peuple en marche, tandis que Le Flô reculait avec quelques hommes devant l'inconcevable mutinerie, devant la troupe sacrilège, la foule rugissante.

Il fit cabrer son cheval avant de le lancer sur les gardes nationaux qui tentaient de le retenir, mais bientôt, nul ne se souciait plus de le rattraper : on était trop occupés à s'étreindre, à battre tambours et fanfares, à chanter, avec une ferveur rageuse, des décennies de misère et de colère.

Hommes de troupe, parisiens et parisiennes ne formaient plus qu'un seul peuple. « Quand vous a-t-on fait venir ? » demanda une femme. La réponse confirma la forfaiture : ces hommes, qu'on n'avait pas su réunir face aux prussiens, depuis des semaines, on œuvrait à les rassembler pour réduire la résistance des parisiens et donner des gages à Bismarck.

Le soleil était déjà haut lorsque tonna le canon : trois coups qui annonçaient la reprise des Buttes par le peuple. Des hourras retentirent. La foule ondula dans un tournoiement de képis, de casquettes, de châles et

d'étendards. Grisé par la fraternité qui illuminait les regards, Etienne embrassa Clarisse, Aglaé, Caroline, étreignit Adrien et Auguste Morel.

— Venez avec nous camarades, dit ce dernier, on va fêter ça.

Etienne fut tenté de suivre plutôt ceux qui allaient à l'Hôtel de Ville ou au Comité de la Garde Nationale, mais Clarisse l'entraîna avec le groupe de leurs amis du faubourg Saint Antoine, qui portaient en cortège pour improviser une fête dans l'impasse des Trois frères.

« Tu iras plus tard », dit-elle.

Il ne se fit pas prier davantage et il suivit, bras dessus bras dessous avec Clarisse et Adrien, en chantant à tue-tête comme eux, habité par le sentiment de la victoire. En cet instant, tous les espoirs étaient permis et le partage était à l'honneur.

Breuil mit à disposition tables, chaises et un petit tonneau de vin. On l'acclama et chacun alla chercher d'autres bouteilles et des verres. Le soleil était doux, les cœurs en fête. Les enfants profitaient du remue-ménage pour s'ébattre sans entraves. Luzet était allé chercher sa musette. Etienne se souvint des fêtes de son enfance, des adultes qui buvaient du vin clairet, chantaient et riaient tandis qu'il courait avec son cousin Bastien et les autres enfants du quartier du port. Il aimait la simplicité bon enfant de ces petites gens qui étaient toujours une part de lui-même. Léon Chatelier vint lui offrir de l'eau de vie.

— C'est mon père qui l'a faite avec les prunes de son jardin.

- Ton père est dans le Cher, si je me souviens bien ?
- C'est ça, et c'est là-bas que je suis né.

Tandis que Luzet entamait des airs entraînants, les chansons fusaient, celles de Pottier, de Béranger, de Gustave Nadaud et de Jean Baptiste Clément, celles qui célèbrent le peuple et dénoncent les puissants, et puis les plus légères, qui chantent l'amour et le bon vin.

Des couples amorcèrent une danse. Etienne invita Clarisse puis Aglaé, qui vira à son bras, le visage radieux. Derrière les rides naissantes et le visage creusé par les fatigues et les privations du siège, on voyait se dessiner les traits d'une femme encore jeune, régénérés par la joie.

— Vous dansez bien, vous et Clarisse, dit-elle.

— C'est que nous dansons ensemble depuis longtemps car Henri n'aime pas danser.

— Léon non plus n'aime pas ça, dit-elle, mais il n'y a pas que la danse dans la vie et il a plus de cœur que tous les balochards des barrières.

Quand il ramena Aglaé à son mari, celui-ci taquina, mi-figue mi-raisin :

— Profite pas que tu dances bien pour conter fleurette à ma femme !

— Aglaé me disait justement du bien de toi.

— Je demande à voir, s'exclama Léon, qui au même moment aperçut Jacques Leloup, accompagné de sa femme Aline, de sa nièce Marie et de Lucie, la petite fille de Marie.

— Tiens, v'la le patron, dit-il.

— Patron est un bien grand mot, expliqua Jacques à

Etienne : je n'ai que deux ouvriers et un apprenti. Vous êtes M. de Mertens, n'est-ce pas ? Marie vient de me le dire. C'est votre fils qui m'a soigné quand j'ai été blessé. C'est un très bon médecin malgré sa jeunesse.

— Vous venez fêter la Commune ? lança Léon.

— La Commune ? On n'y est pas encore, rétorqua Jacques visiblement sceptique. Mais vu que vous êtes tous là, je ne vais pas faire marcher l'atelier tout seul.

Etienne tendit la main à Marie et l'invita à danser.

— C'est dommage que François soit de garde, lui dit-elle.

Il sourit et marqua un silence : ainsi elle l'appelait François et connaissait ses heures de garde, songea-t-il. Elle semblait le croire au courant d'un lien qu'il soupçonnait sans que François ne lui en ait parlé.

— Je le regrette aussi, finit-il par dire. Mais vous lui raconterez.

Elle sourit, visiblement toute à la joie de penser au moment où elle retrouverait l'homme qu'elle aimait. Il la raccompagna et Léon leva à nouveau sa bouteille.

— Merci, non, je suis gris, déclina Etienne.

— Ben tu s'ras noir.

— Non. Je veux aller à l'Hôtel de Ville voir ce qui se passe.

— Laisse tomber. Y a un temps pour l'action et un temps pour la fête. Maintenant on va entendre parler que du Comité. Où il était le Comité aujourd'hui ? C'est le peuple qui a sauvé les canons. Reste donc, c'est ici qu'est le cœur de Paris.

Etienne accepta un dernier verre et se laissa entraîner

pour une nouvelle danse par Gabrielle. Elle rit de son pas incertain et le serra au prétexte de l'aider à garder l'équilibre. Elle avait la taille bien prise, la camisole tendue sur une poitrine ferme, les épaules rondes, les yeux rieurs, la lèvre humide.

L'ivresse de la journée, de l'alcool, la sensualité affichée de la jeune femme tournaient les sangs d'Etienne. Il embrassa la peau blanche de Gabrielle au creux de son cou, la plaqua contre lui et caressa sa nuque. Elle s'abandonna entre ses bras.

Quand il rejoignit ses amis, il croisa le regard de Marie et derrière son air impassible, il crut lire de la désapprobation. Il eut un regard de défi, comme pour affirmer qu'il n'était pas seulement le père de François mais aussi un homme séduisant et qui, ne lui en déplaise, aimait parfois batifoler.

L'air interloqué de la jeune femme lui fit aussitôt prendre conscience de la puérité de son comportement. Enervé contre lui-même et contre ce jeu de postures dont il était la première dupe, il récupéra son manteau, son chapeau et se décida enfin à partir.

Au coin de la place de la Bastille il se dégrisa à l'eau fraîche d'une fontaine. Tandis qu'il longeait la rue Saint-Antoine, il retrouva ses esprits et sa peau de journaliste militant, impatient de rassembler des informations et de comprendre ce qui se jouait, en ce jour où tout semblait basculer.

Brunel occupait l'Hôtel de ville avec ses bataillons du XI^e. Ranvier et Pindy l'y avaient rejoint avec ceux du X^e et du XX^e, Duval avec les bataillons du XIII^e. Etienne

retrouva là Avrial, Gabriel Plagne, Pierre Sautière, Alfred Bonin et Antoine qui lui raconta :

— Les soldats de la caserne du Prince Eugène ont fraternisé et ceux de la caserne Napoléon aussi. On a pris l'Imprimerie Nationale à midi.

— C'est le Comité central qui a coordonné les actions ?

— Non. Le mouvement s'est fait partout en même temps dans les quartiers et tout le monde s'est retrouvé ici : Quand le Comité a lancé l'ordre d'aller à l'Hôtel de Ville, on était déjà en train d'y aller.

La place de l'Hôtel de Ville et les rues avoisinantes étaient en effet noires de gardes nationaux qui piaffaient et dressaient des barricades. Etienne aperçut Edouard Moreau et Prosper Lissagaray qui s'exclamèrent en le voyant :

— Où étais-tu donc ? Depuis ce matin on se le demande.

— Au faubourg Saint-Antoine.

— C'est à Montmartre que tout s'est passé, expliqua Edouard. J'y suis monté ce matin avec 300 gardes nationaux. Les soldats du 88^e de marche se sont joints à nous dès qu'on a crié « Vive nos frères de l'armée ». Lecomte avait fait enfermer les mutins dans la Tour Solferino et tentait de rassembler les autres pour les faire tirer sur la foule. Nous l'avons débordé et fait prisonnier. Il a été amené au Château Rouge où Clémenceau a donné des instructions pour qu'il soit bien traité. Ensuite nous sommes redescendus ici avec les hommes de Lisbonne.

— On vient d'apprendre, ajouta Lissagaray, qu'un groupe de soldats mutinés et de gardes étaient allés chercher Lecomte avec un faux ordre pour le ramener rue des Rosiers.

— Comment sait-on que c'est un faux ?

— Le Comité central n'a signé aucun ordre à ce sujet. Rue Basfroi¹, ils étaient un peu débordés. En tous cas, rue des Rosiers, on venait d'amener aussi Clément Thomas², pris à espionner dans les parages et cela avait mis la foule en fureur. Les officiers qui gardaient les prisonniers ont été bousculés, les deux hommes poussés contre un mur et criblés de balles.

— Qui a tiré ?

— Va savoir.

— C'est un incident regrettable, dit Etienne

— C'est vrai, admit Lissagaray, mais le Comité central n'est pas responsable.

— Il n'empêche. Les calomniateurs les traiteront tout de même d'assassins.

— On n'empêchera pas les calomniateurs de calomnier. Je suis plus inquiet de ce qui se passe dans notre dos en ce moment.

— C'est-à-dire ?

— Toutes les administrations plient bagage en emportant tout ce qu'ils peuvent, matériel, caisses et personnel. Le Foutriquet a détalé le premier.

— On reconnaît là son grand courage, ironisa Etienne.

¹ Au siège du Comité central de la garde nationale.

² Chef de la répression en juin 1848 puis commandant de la Garde Nationale pendant le siège, il a voulu dissoudre les « mauvais » bataillons.

Mais il est probable qu'une victoire aussi facile cachait un piège.

— Tu n'es pas le seul à le penser : Duval et Brunel veulent marcher sur Versailles pour pousser notre avantage, rallier les troupes démoralisées et obtenir ainsi des négociations.

— Au minimum, il faudrait fermer les portes de Paris pour les empêcher d'emporter tout à Versailles, dit Edouard. Pour l'heure, Vinoy rassemble ce qu'il peut de troupes, d'artillerie, d'armes et de munitions au Champ de Mars.

— Pendant que les parisiens fêtent leur victoire, les vaincus se replient tranquillement en préparant déjà leurs forces pour la riposte, continua Prosper. Ils vont nous laisser une ville privée de ressources, de services, d'argent et de défense...

— Et nous laissons faire...

Les paroles d'Edouard et de Prosper avaient instillé l'inquiétude dans l'esprit d'Etienne. Certes Brunel avait sécurisé les abords de l'Hôtel de Ville, évacué par les soldats qui le défendaient et qui étaient passés par les souterrains après le départ des personnels administratifs. Il avait fait allumer le gaz et hisser le drapeau rouge. Il distribuait les postes et les patrouilles, faisait construire et consolider des barricades. Le centre et l'Est de la capitale étaient bien en main en cas de retour de l'armée et le Comité central s'apprêtait à se réunir pour s'occuper d'organiser la ville. Mais Etienne était dégrisé de son euphorie du matin, fatigué et moins confiant.

Il passa chez Armande et ne la trouva pas. François n'était pas rentré. Il dîna avec Justin à qui il raconta les événements. Celui-ci ne regrettait pas d'être resté à distance : il n'aimait ni l'agitation ni les foules.

— Le gouvernement n'aurait pas dû attaquer Paris pour le désarmer, dit-il, mais c'est désolant de penser que maintenant nous avons un gouvernement qui nous regarde en ennemis.

— Je crois comme vous que la guerre a commencé aujourd'hui, conclut Etienne.